



JOURNAL DES DAMES

ET DES MODES.

~~~~~  
 Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, ( 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. ) 50 c. de plus par trim.<sup>re</sup> pour l'étranger.

~~~~~  
 En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées. format in-4^o oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes; port franc. Les Livraisons de l'année 1816, comprendront les N^{os}. 421 à 439.

~~~~~  
 P A R I S

Ce 4 Novembre 1816.

Les *Montagnes Russes*, si fort en vogue en ce moment, se sont écroulées aux Variétés, ce qui n'empêche pas qu'on ne les joue, car on applaudit le lendemain ce qu'on avoit sifflé la veille. La caricature de Potier, en Anglais, et la décoration doivent soutenir cette pièce pendant quelque temps.

~~~~~  
 Le théâtre du Vaudeville, déjà favorisé par *Gusman d'Alfarache*, a été plus heureux que celui des Variétés : ses *Montagnes* lui ont fourni l'idée d'une revue piquante, où figurent le *Médisant* et *Philibert*, le mauvais sujet. On a trouvé trop aigüés les épigrammes contre l'Opéra-Comique; celles qui sont dirigées contre les marchandes de modes passent toutes les bornes de la décence. *La Mode* qu'on a personnifiée dans cette bluette, auroit dû préserver ces dames des traits de la satire.

~~~~~  
 Je ne parlerai pas de *Catinat* que l'on a joué dernièrement à la Gaité. Il ne devoit pas être permis d'exposer aux sifflets les héros dont s'honore l'histoire de France.

\*

~~~~~  
 VOYAGE A T O U R D E P A R I S.

Je m'avise toujours assez tard des choses : c'est à Noël que je parle des vendanges. Je pars, je trouve les vignes gelées, mais cela ne fait rien. Je songe au gâteau des Rois quand vient le

mercredi des cendres, et je pense à la moisson quand elle est faite.

Ce matin j'ai vu le soleil, et j'ai cru que c'étoit celui de juin. Je me suis mis en route après un déjeuner solide ; et, monté sur un cheval de réforme assez bien remplumé par un maquignon, mon voisin, j'ai pris par le boulevard de la Madeleine.

J'ai d'abord jetté un coup-d'œil sur la colonnade de cet édifice, qui commence à s'élever sur un plan fixe, après avoir été l'objet de trois ou quatre projets, adoptés, rejetés, refondus, réformés.

L'architecte, M. Vignon, fait, dans ce moment, ses dernières études des détails du monument. Tout cela sera terminé pour le printemps prochain, et alors les travaux, que l'hiver va faire suspendre, seront repris avec une activité nouvelle.

Je m'étois arrêté un moment pour examiner l'église ; mais mon cheval, gonflé d'avoine, s'impatientait de ce repos, il se mit à faire des gambades qui ne me désarçonnèrent en aucune façon : des dames qui passoient, me montrèrent l'intérêt le plus touchant ; elles craignoient pour ma vie, en admirant mon talent d'écuver : et moi, tout bouffi de leurs remarques, je piquai des deux, je partis comme un éclair, et me vis, en deux temps, porté à l'Étoile.

Le 30 mars 1814, je passai la nuit en avant de cette barrière, faisant partie d'un poste de grenadiers de la garde nationale qu'on avoit opposé aux alliés.

La paix avoit été faite dans la journée, et la meilleure intelligence régnoit entre des gens qui, la veille, s'étoient jetté des balles par le nez.

Je me souviens d'un jeune officier russe qui avoit toujours été d'avant-garde, qui, peut-être, nous avoit fait beaucoup de mal, et qui, jusqu'au jour, nous fit beaucoup rire.

Il étoit ivre de joie de pouvoir aller se divertir à la *Rotonde*, aux *Mille Colonnes*, au *Café Borel*, et à tous ces lieux charmans qu'il connoissoit très-sort de réputation.

Ces temps sont loin, et il faut penser à mon voyage.

Je ne dirai rien de l'*arc de l'Étoile*, parce que lui-même il ne dit rien encore. Les deux *pieds droits* élevés ne sont point fermés par la voûte. Cet arc devoit avoir cent trente-cinq pieds de haut, sur cent quarante de large, et soixante-dix de profondeur.

Le premier plan étoit de Chalgrin : cet artiste est mort. On ne sait qui achevera son ouvrage.

En attendant, je galoppe vers le bois de Boulogne. Les Parisiens ne vont guères au trot. Par deux causes ; la première, c'est que leurs chevaux, fatigués, ont cette allure fort dure et peu allongée ; la seconde, que le galop a plus de grâce et laisse moins le temps de voir les défauts du cavalier.

On a pu juger que cette raison-ci n'étoit pas la mienne. J'étois tout-à-fait déterminé par l'autre. Mon cheval, en trot-

tant, ramassoit tous les cailloux et manquoit à chaque pas de faire la culbute ; tandis qu'au galop, il alloit comme le vent et ne touchoit pas la terre.

Le Bois-de-Boulogne se nommoit dans le principe le bois de *Rouray*, puis le *bois de St.-Cloud*. Au bas il y avoit un petit hameau qu'on appelloit *les Menus*. Là, de pieux pèlerins qui revenoient de Boulogne-sur-Mer, bâtirent une chapelle qu'ils consacrèrent sous le titre de *Notre-Dame de Boulogne-sur-Seine*. Le nom en est resté depuis ce temps au village. C'étoit dans cette chapelle que prêchoit le célèbre frère Richard, cordelier, au 15^e siècle. De Paris on alloit en grand' foule l'entendre, et au retour, les libertins jetoient leurs dez, brûloient leurs cartes ; les demoiselles déchiroient leurs atours, tels que *truffaux*, *pièces de cuir ou de baleine*, qu'elles mettoient auparavant, en leurs *chaperons* et corsets pour être plus roides. Ce n'étoit pas le temps des robes à la grecque.

Le Bois-de-Boulogne est fameux par les duels dont il a été et dont il est constamment le théâtre.

Reste horrible de la barbarie. C'est là que plus d'un *crâne* du jour, va tuer son ami de la veille, et qu'en sortant de prendre du café avec un joli garçon, l'on se rend, au plus léger mot, pour lui couper la gorge.

Le bois, au reste, a presque l'air aujourd'hui d'une plaine. Les *Ecossais* avec leurs petites jaquettes, étoient campés sous ces feuillages, et ils en ont fait du feu et des barraques.

Les promeneurs, les rêveurs, les voleurs et les amans n'auront plus d'ombre de longtemps de ce côté, je les en avertis.

Près du Bois-de-Boulogne est l'ancien *Nully*, à présent *Neuilly-Villiers* est à côté, on le confond avec l'autre village, dont le pont est une merveille. On en avoit d'abord construit un sous Henri IV, et par l'ordre de ce roi, à l'occasion du danger qu'il avoit couru en passant la rivière dans ce lieu, dans le bac, en un carrosse avec la reine, etc. Il paroît que ce premier pont étoit en bois : il dura peu. On en fit un autre, puis un troisième, puis enfin *Peronnet* fut chargé par Louis XV de la construction de celui-ci, au bout duquel les petites voitures de Paris viennent déposer les bons bourgeois qui vont à Puteaux, cueillir des roses, dans la saison, ou bien à Courbevoie, voir la caserne. On vient là aussi pour monter ensuite au Mont-Valérien, sur lequel le *Calvaire* vient d'être rétabli.

Je résolu de tourner mes pas, ou plutôt ceux de mon cheval vers *Anières*, c'est-à-dire pays des ânes, parce qu'il y en avoit apparemment en grand nombre autrefois dans le canton. Un ancien seigneur du village qui étoit docteur de Sorbonne, choqué avec raison sans doute de la dénomination de son fief, voulut la changer contre quelque chose de plus poli et de plus aimable, mais son dessein ne fut point approuvé par les *anciens* de la contrée, et tous les habitans se liguerent entr'eux pour conserver l'antique nom d'*Anières*.

Au bout du village, il y a un château très-joli et dont je serois bien enchanté de pouvoir faire ma demeure ; malheureusement ma fortune ne prend pas le chemin de me fournir de sitôt de quoi avoir un château.

La route est délicieuse d'Anières à Saint-Ouen, sur la rive gauche et même sur la rive droite. Mais j'étois sur la gauche et je passai le petit bac pour aborder dans l'île. Tout près étoit un moulin, j'y pris deux œufs frais dans lesquels je trempai des mouillettes d'un pain mollet fait à ravir.

Tous les dimanches en été, on va danser dans cette île vraiment enchanteresse. Rien n'est plus champêtre, plus pittoresque (M. Schlegel diroit *romantique*). Hélas ! il y a deux ans, j'étois heureux lorsque j'y allai pour la première fois !..... mais depuis.....

Continuons notre course. Nous passons un second bras de la Seine et nous voici sur la rive droite, en terre ferme. C'est Saint-Ouen qui s'offre à nos regards. Dagobert y avoit un palais comme à Clichy.

Les chevaliers de la noble maison tenoient leurs assemblées dans cette petite ville. Les habitans de l'endroit sont fort chatouilleux sur l'étiquette et cela sent déjà la province. *Est-il riche ? Est-il dans la robe ? Est-il marié ? A-t-il des enfans ?* Mille questions ainsi vous sont faites sur tout nouvel individu qui apparoit. Je dînai chez un parent de mon père qui m'appela son cousin pendant tout le repas et ne me donna que du vin de Surêne et d'Andrésî : heureux encore qu'il ne m'eût pas donné des vins du crû.

Le côteau à l'est est couvert de vignes. Le roi Jean qui alloit souvent à St-Ouen, buvoit, je pense, du jus de ce raisin. Nous sommes maintenant plus délicats.

Isabeau de Bavière avoit deux maisons dans ces parages, une entr'autres qu'on nommoit *Hôtel des Bergeries* et où de gentilles fêtes étoient données.

De ces maisons, il ne reste plus pierre sur pierre. De plus récents châteaux tels que celui de l'aimable duc de Nivernais, et d'autres encore n'existent déjà plus. Les siècles détruisent et engouffrent tout.

Une filature de coton est établie dans l'ancienne habitation chérie du ministre Necker. Une industrie positive fait la fortune du possesseur nouveau aux mêmes lieux où l'ancien maître écrivoit ses plans de finance.

Près de là est le *château seigneurial*, qui fut donné à madame de Pompadour, et qui long-temps après a été habité par une noble dame polonoise, la comtesse Potoska.

Enfin c'est dans ce château que Louis XVIII s'arrêta à son retour d'Angleterre, et passa la nuit avant d'entrer dans sa capitale.

Je bornai là mon excursion. Je franchis le chemin de la Révolte et je me retrouvai bientôt dans la rue Joubert d'où j'étois parti.

~~~~~  
A U N O I S E A U.

Morceau traduit d'*Helena Maria Williams*.

Oiseau mal avisé , quelle terreur mortelle  
T'a fait si follement envoler loin de moi ?  
Cette main que tu fuis est-elle donc cruelle ?  
Et n'as-tu pas senti , même dans ton effroi ,  
    Quand je la glissois sous ton aile ,  
    Qu'elle a craint de peser sur toi ?

Ton magasin , chez moi , jamais n'eût été vide ;  
Mon ami n'eût senti ni la soif , ni la faim ;  
J'aurois , pour tes repas émietté mon pain ;  
Je voulois t'abreuver de l'eau la plus limpide ;  
Un bassin de cristal auroit été ton bain ;  
On fait bien ce qu'on fait lorsque le cœur nous guide ;  
J'ignore avec quel art l'oiseau coustruit son nid ,  
Mais par l'ardeur du jour et pour la nuit humide ,  
De mousse et de duvet je t'aurois fait un lit.

Te souvient-il , ami , quand , d'une aile incertaine ,  
Tu tentois , foible encor , le voyage des airs ?  
A tes premiers essais ai-je mis quelque gêne ?  
Ai-je accourci ton vol d'une main inhumaine ?  
Non , j'aurois offensé la Muse que je sers ,  
Si j'avois pu trouver mon plaisir dans ta peine.

Le bonheur des oiseaux exige peu de frais.  
L'air pur , la liberté , la santé , la lumière ,  
    De nos biens ce sont les plus vrais :  
    Et près de moi tu les aurois.  
    Puis , dans la saison printanière ,  
    Les feux d'amour et les doux chants ,  
Et puis de tendres soins pour de tendres enfans ,  
    Auroient fait de ta vie entière  
Un cercle de plaisirs l'un de l'autre naissans.

Imprudent que je plains ! apprends-moi , je te prie ,  
Si l'oiseau , comme l'homme , est sujet à l'erreur ;  
De tous deux la nature est cependant l'amie ;  
Mais quand l'instinct nous dit , quand la raison nous crie :  
    Suivez-moi , je mène au bonheur ,  
Pourquoi les quittons-nous , pour suivre la folie ?

Calais, le 30 octobre 1816.

Voulez-vous annoncer à vos légères Parisiennes, qu'une nymphe plus légère encore, l'intrépide et agile *acrobate*, Madame *Sacqui* chargée de guinées et de couronnes, n'en accourt pas moins lestement de Londres à Paris, offrir le spectacle toujours nouveau de ses prodigieux tours de force sur la corde tendue. Dans son vol rapide, effleurant d'un coup d'aile la ville de Calais, elle a présenté à ses habitans ébahis, les merveilles de son aérienne ascension, auxquelles il n'a manqué que les feux de Bengale de Tivoli; c'est réellement une sylphide, et je ne connois rien à lui comparer que les travaux d'Hercule de son digne associé de gloire et de talens, M. *Lalenne*.

J'ai dévoré votre article sur la rage; cet article demi-badin, demi-sérieux, contient une vérité qu'il seroit bien utile de propager davantage, c'est qu'il y a bien moins d'enragés (hydrophobes véritables) qu'on ne croit. C'est si vrai, Monsieur, qu'on peut mettre en question peut-être, si la rage existe en effet ou si elle n'est point un produit de l'imagination. Le docteur Bosquillon le croyoit, et ce docteur étoit un docte. Si votre Journal pouvoit admettre une dissertation aussi sérieuse, je prendrois l'engagement de vous prouver que la rage pourroit se définir, une exaltation de tous les organes du système nerveux; une exagération de la sensibilité. Voilà pourquoi les hydrophobes sont affectés péniblement du vif éclat de la lumière, du son de voix le plus ordinaire, de l'odeur même la plus suave, du contact de tout corps étranger, de l'air, même de la saveur de tous les alimens.

C'est la raison peut-être aussi pour laquelle on a nommé *enragés* tous ceux qui ont professé des opinions exagérées.

Dans l'hydrophobie, en cautérisant la plaie, on guérit l'imagination et la rage cesse.

En fait d'opinion, les *caustiques* loin de guérir aigrissent le mal.

Bon dieu! que j'enrage, Monsieur, de ne plus connoître la rage dont vous décrivez si bien les symptômes, en terminant votre trop courte notice sur un mal qu'il me souvient d'avoir aimé à la rage.

M. Sr. U.

M. Alexandre Boucher, ex-directeur de la musique et premier violon de S. M. C. Charles IV, doit incessamment se faire entendre à Paris, sur le *violon*, et sa femme sur la *harpe* et le *piano*.

Il est reconnu que tout change rapidement de mode, dans le meilleur des mondes possible; une chose cependant demeure constamment à la mode, c'est l'argent comptant: aussi parle-t-on de la prospérité d'un établissement fondé depuis dix mois seule-

ment, rue Vivienne, n<sup>o</sup> 15, au premier, où, au lieu d'exposer en vente cachemires, dentelles, bijoux, pendules, tableaux, etc., on offre de l'argent comptant aux personnes qui veulent vendre ces objets.

~~~~~  
Le mot de la Charade du dernier numéro est *Potage*.

~~~~~  
L O G O G R Y P H E - C H A R A D E ,

*Composé pour retirer à-la-fois deux gages-touchés, sur un mot donné par Madame de \*\*\* , qui n'exigeoit pas moins de cinquante vers. Les gages étoient son portrait et son chiffre.*

Mon PREMIER, qui naquit en tournant sur son centre,  
Presque toujours couvert, n'est pas souvent vêtu ;  
Comme beaucoup de gens, existe pour son ventre ;  
Offre une large gueule, ou bien un bec pointu ;  
A des piés sans orteils, n'en est pas plus ingambe ;  
Se passe de genou, de mollet et de jambe ;  
Vaut par une ouverture, et périt par un trou ;  
Avale sans mâcher et rend tout par le cou.  
Telle phrase vulgaire où la raison sommeille,  
Le mit au rang des sourds quoiqu'il n'ait point d'oreilles.  
Le voulons-nous de vin? c'est un lucre indiscret ;  
Au noir, il cache un piège ; aux roses? un secret ;  
Au feu? je m'en nourris ; à feu? l'orgueil le lance ;  
Au lait? il sert d'emblème à la folle espérance.  
Plus il oblige et moins on paroît l'estimer.  
Rebuté, fracassé dans sa décrépitude,  
Pour tous ceux qu'il soulage objet d'ingratitude,  
Nous voyons, à l'écart, prompts à le renfermer,  
Ses pâles supplians rougir de le nommer.  
Est-il enfin pourri? devenu friandise,  
Amusant, gai, piquant ou fait pour embaumer,  
On le mange, on le chante, on le sent, on le joue ;  
Mais sous tant de rapports cesse-t-il de charmer?  
Bientôt au ridicule un goût pur le dévoue.

Mon SECONDE, sur la terre, occupe un vaste lit,  
Entre dans mon premier et s'y met à son aise,  
Celui-ci fût-il né baroque ou très-petit ;  
Contre un fier ennemi que la mort seule appaise ;  
Le captif frémissant s'y démène avec bruit,  
S'y déguise, en déserte, ou savamment conduit,  
Etouffe l'affamé, qui vouloit s'en repaître ;  
Ou volant en éclats, le cachot est détruit.  
Ce SECONDE, du premier ou l'esclave, ou le maître,  
Le porte, en est porté, le berce ou l'engloutit ;  
Principe d'abondance et cause de désastres,  
Invisible ou brillant, tranquille ou furieux,  
S'élevant dans les airs, des abîmes aux cieux

Promène au loin la foudre en éclipsant les astres ,  
 Permet le tour du monde à l'homme audacieux ,  
 Emeut le fond des cœurs en roulant dans vos yeux ;  
 Et, dur , laineux , fluide , empruntant mille formes ,  
 Bondit au gré du vent , sous des fardeaux énormes.

Végétal dépouillé de rameaux superflus ,  
 Dès qu'on planta mon tour il ne végéta plus.  
 Il soutient, borne, empêche, arrête, annonce, indique,  
 Donne un utile avis aux gens irrésolus,  
 Flétrit le criminel, honore les vertus.  
 Quand suspendant sur l'onde une route publique,  
 Il l'ouvre aux voyageurs étonnés d'y marcher,  
 Sans péril mon premier ne sauroit y toucher  
 En nageant, balloté dans un courant rapide ;  
 Et mon second, fameux par son don d'ébrécher,  
 Ronge à loisir mon tour, ou le change en rocher.

OUVRAGE NOUVEAU.

*Le Caveau moderne ou le Rocher de Cancale, pour 1817.* (Onzième année de la collection), un volume in-18 de 250 pages; orné de deux gravures et dans lequel se trouve la musique de plusieurs chansons. Prix, 2 francs et, par la poste, 2 francs 50 centimes; à Paris, chez Alexis Lamy, libraire, rue Mazarine, n° 30.

MODES.

Un spencer de velours noir sur du blanc, et, avec un costume quelconque, un chapeau de velours noir, voilà la mode dominante. On porte beaucoup de plumes; elles sont toutes longues et plates. On remarque sur quelques chapeaux blancs, des rouleaux de crêpe de la Chine couleur de rose.

Les redingotes d'hommes sont d'une étoffe que l'on nomme coating. Comme cette étoffe est légère et chaude, on en fait aussi des carricks de femmes. Voici quelles en sont les nuances: maron, fumée de Londres, savoyard, feuille-morte, carmelite, bronze, tabac d'Espagne, olive, vert-américain, gris de souris, dos de cerf, ventre de biche, pain bis, acier, raisin de Corinthe. Malgré la boue et l'usage de les porter par-dessus des bottes, les pantalons à la mode sont blancs, en tricot de laine, uni ou à côtes.

Nous avons souvent parlé de la *poudre odontalgique*, de l'*elixir dentifrice*, et du *parfum des Rois*, que vend le sieur Bès, rue de Grenelle Saint-Honoré, n° 34, au 1<sup>er</sup>. A ces produits chimiques, qui sont en grande faveur, il faut ajouter la *pâte d'amande liquide au miel et à la rose*, pour nettoyer les mains; la *pommade* et la *liqueur transmutatives*, pour teindre les cheveux; et la *crème d'albâtre*, pour adoucir, blanchir et rafraîchir la peau.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 1605.